Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 72 (1984)

Heft: [1]

Buchbesprechung: Livres

Autor: Lempen, Silvia / Mathys, Christiane

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 27.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Rigoberta Menchù

Moi, Rigoberta Menchù

Une vie et une voix, la révolution au Guatemala

par Elisabeth Burgos, éd. Gallimard

Le frère aîné de Rigoberta Menchù, paysanne guatémaltèque, meurt au début des années soixante, intoxiqué par les fumigations aériennes utilisées pour traiter les cultures dans la plantation de café (la *finca*) où travaillent ses parents. Un deuxième frère, âgé de deux ans, meurt de malnutrition dans une autre *finca :* la famille en est immédiatement expulsée pour avoir interrompu le travail le jour de l'enterrement.

En 1979, quand elle a vingt ans, Rigoberta assiste au supplice d'un troisième frère : atrocement torturé, puis arrosé d'essence et brûlé vif par l'armée gouvernementale. Quelques mois après, son père tombe lors de l'occupation de l'ambassade d'Espagne. L'année suivante, c'est le tour de sa mère. Les militaires la séquestrent, la violent à plusieurs reprises, lui coupent les oreilles, lui tailladent le corps, puis la laissent agoniser dans un bois, ses plaies infectées envahies de vermine. Les bêtes sauvages mangeront son cadavre, jusqu'à ce qu'il n'en reste que les os.

La famille Menchù habitait une petite maison de cannes et de feuillages dans la région montagneuse de l'*altiplano,* à l'intérieur du Guatemala. Elle appartenait à une petite communauté de l'ethnie Quiché, l'une des vingt-deux ethnies indiennes du pays. Les parents avaient défriché un peu de terre pour y cultiver le maïs et les haricots, qui sont la base de la nourriture indigène.

La famille, y compris les tout jeunes enfants, travaillait dur, à la maison et aux champs, de trois heures du matin jusqu'à la nuit. Le dimanche on allait au marché du bourg, et laver les vêtements dans la rivière...

A certaines périodes de l'année, quand les cultures nécessitent peu de soins, les indigènes vont travailler dans les plantations de café, de coton et de canne à sucre de la côte. Aussi rude que soit la vie sur l'*altiplano,* elle est incomparablement plus douce que celle des *fincas,* véritables camps de concentration où les travailleurs, parqués comme du bétail dans des hangars ouverts à tous vents, sont soumis à une exploitation sauvage, à la dégradation physique et à la torture morale.

Comme la plupart des indigènes, les Menchù étaient obligés de passer par là pour survivre. Mais c'est la mainmise des propriétaires terriens, encouragés par le gouvernement, sur leurs terres de l'*altiplano,* péniblement arrachées à la montagne et cultivées avec acharnement pendant des années, qui les pousse, avec toute leur communauté, sur les chemins de la résistance. Rigoberta elle-même devient une des dirigeantes du CUC (Comité d'Union Paysanne). C'est en tant que représentante du « Front populaire du 31 janvier » qu'elle vient en Europe en 1982. Elle y rencontre une ethnologue, Elisabeth Burgos, qui enregistre le récit de son histoire et nous le restitue dans ce livre.

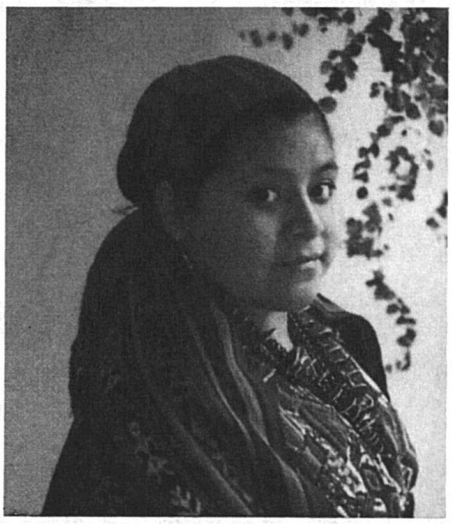
Mais ce serait donner une fausse idée du témoignage de Rigoberta Menchù que de s'en tenir aux atrocités subies par sa famille et aux activités de la guerilla paysanne. Il y a beaucoup plus dans ce livre, à savoir toute l'épaisseur d'une culture opprimée. La narration des événements alterne avec la description de la vision du monde propre aux indigènes, de leurs coutumes ancestrales, d'un mode de vie menacé par la domination des *ladinos* (les métis), qui détiennent le pouvoir au Guatemala malgré leur infériorité numérique. En écoutant Rigoberta parler de ces valeurs qu'elle tient à défendre par-dessus tout : fusion de l'homme avec la nature, sens de la communauté, respect des traditions sociales — on se rend compte à quel point ses motivations sont étrangères à toute « idéologie importée » (entendez, marxiste).

Pour essayer de résister à la colonisation intérieure, Rigoberta et les siens vont petit à petit se rendre compte qu'il leur faut s'emparer de certains éléments de la culture *ladine* pour les retourner contre l'oppresseur. Par exemple, il leur faut apprendre l'espagnol, indispensable à la compréhension des mécanismes du pouvoir.

Quant aux relations des indigènes avec la religion catholique, elles constituent un des aspects les plus intéressants du livre. Dans la communauté des Menchù, tous se veulent bons chrétiens, mais le christianisme n'est pas ressenti comme incompatible avec la spiritualité traditionnelle. Surtout, Rigoberta insiste sur la distinction entre l'Eglise des pauvres, dans laquelle elle se reconnaît, et l'Eglise des riches, qu'elle rejette. Si elle rend hommage aux prêtres et aux religieuses qui restent proches du peuple et soutiennent son combat, elle stigmatise la hiérarchie catholique, qui fait cause commune avec le pouvoir.

Le témoignage de Rigoberta est aussi passionnant parce qu'il émane d'une femme — une femme qui ne remet nullement en question la « différence » entre les sexes inscrite dans la nature dont elle se sent si proche, mais qui nous donne une leçon de dignité en affirmant son égalité avec l'homme à travers la lutte, le travail et la responsabilité.

Silvia Lempen



Les fruits étranges et brillants de l'art

par *Virginia Wolf,* éd. des Femmes

La grande romancière si importante pour nous les féministes, était aussi critique littéraire, essayiste et soucieuse de mettre en valeur la personne et l'œuvre de romancières et poétesses anglaises qui l'ont précédée.

En réunissant dans le même petit ouvrage, d'une part des articles sur *le statut intellectuel des femmes, les femmes et le temps libre,* etc. d'autre part une quinzaine de portraits d'écrivains telles Katherine Mansfield, Charlotte et Emily Brontë, George Eliot, l'auteur de l'intéressante postface a voulu montrer l'unité de pensée de V. Wolf, au travers de formes littéraires diverses : selon elle, tout écrivain est le produit de conditions historiques propres et de conditions matérielles déterminantes. Ainsi la vie des femmes confinées dans leur rôle de maîtresse de maison était-elle une limitation forcée de cette expérience si précieuse à la fiction romanesque. Voulaient-elles enfreindre les tabous de l'époque comme George Eliot (1819-1880) qui vécut avec un homme marié ? Elles suscitaient un scandale peu favorable à l'édification d'une oeuvre littéraire.

Du temps libre, une certaine indépendance financière, et... une chambre à soi, voilà les conditions nécessaires à qui veut recevoir « *les fruits étranges et brillants de l'art* ». Sans parler d'un meurtre nécessaire : celui de l'Ange du foyer ! « L'Ange du foyer était excessivement sympathique, positivement charmante, et parfaitement altruiste... S'il y avait du poulet, elle prenait le pilon, s'il y avait un courant d'air elle s'y installait, enfin étant ainsi faite qu'elle était dépourvue de pensées et de désirs propres, elle préférait partager les pensées et les désirs d'autrui ».

La situation des femmes a changé, et pourtant l'analyse de V. Wolf demeure percutante. Quant à ses portraits, ils nous campent des personnalités souvent étonnantes comme cette honorable dame qui avait fixé des grelots sous son lit afin de se réveiller matinalement et d'ouvrir sa journée en apprenant le grec !

Christiane Mathys